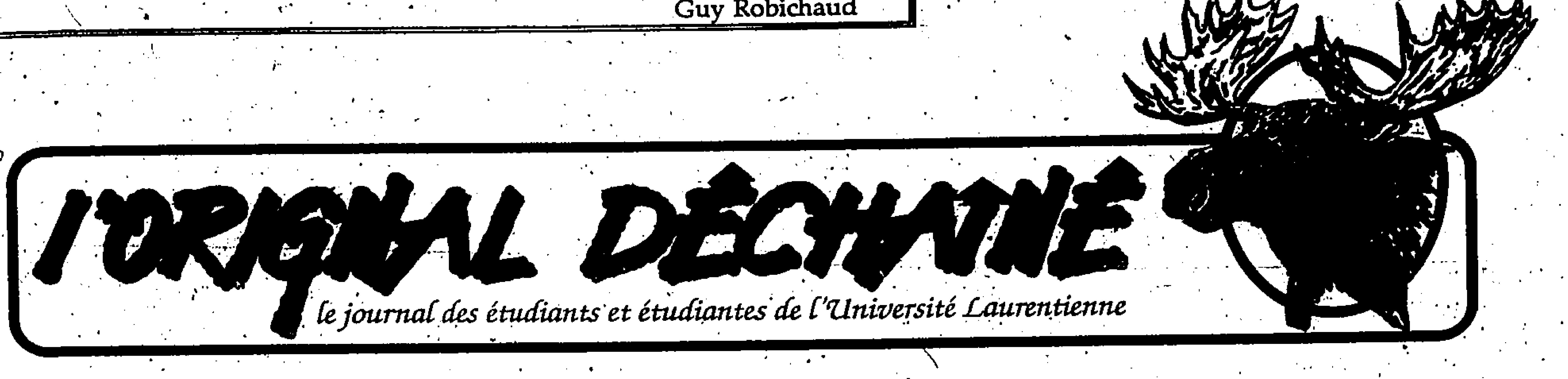
Pensée orignale:

"L'optimisme, c'est bon jusqu'à ce que tu commences à ignorer le mauvais côté des choses."

Guy Robichaud

Société canadienne des postes-Envoi de publications canadiennes
Contrat de vente numéro 86-Port de retour garanti



volume 6, numéro 1, le mercredi 23 septembre 1992

Une constitution, c'est pourtant sérieux

Welcome to the AEF

Ah!, quelle joie de se trouver de nouveau à la Laurentienne! Pour vous, les étudiant.e.s francophones de première année, l'expérience que vous entreprenez sera sans doute inoubliable. Et que dire de votre association étudiante qui a déployé tant d'efforts pour s'assurer que l'accueil que vous avez reçu soit digne des plus beaux éloges?

Michel Bock

Comment? Vous ne connaissez pas l'AEF, l'Association des étudiantes et étudiants francophones? Comment cela se peut-il? Ah, bon, je comprends! À en croire les pancartes affichées ici et là sur le campus de l'université, l'AEF serait soudainement devenue bilingue!

Argent ou idéal?

Eh oui! Malheureusement, c'est le triste sort d'une organisation qui se soucie plus de sa situation financière que de son mandat initial. Pour recruter le plus de membres possible, son conseil a cru bon de sacrifier un brin d'idéologie, et d'étaler un grand nombre d'affiches unilingues anglaises un peu partout pendant la semaine d'orientation.

Pourtant, l'article deux de la constitution de l'AEF ne porte pas à confusion: la langue officielle de l'AEF est le français; les procès verbaux, statuts, règlements et TOUT AUTRE DOCUMENT doivent être écrits en français, tandis que «toute documentation provenant des organismes francophones ou bilingues (n'est) officiellement reconnue que sous sa forme française.»

Débat constitutionnel

Les gestes posés par l'AEF seraient-ils anticonstitutionnels? À vous de décider. Mais le président de L'AEF, Marcel Rouleau, estime que la décision de faire de la publicité en anglais est tout à fait justifiable: «On n'essayait pas de suivre la constitution, dit-il. La constitution, c'est un guide. Chaque conseil a sa propre direction. Comme toute autre «business», on fonctionne avec de l'argent. En attirant des étudiants anglophones, on aura plus d'argent pour organiser des activités pour nos membres. De toute façon, seulement un quart de nos affiches étaient écrites en anglais.»

Déclaration un peu troublante, selon nous. Le but de toute constitution, comme vous le confirmera n'importe quel professeur de science politique, est de déterminer d'une façon claire et précise les devoirs et les obligations des dirigeants d'une organisation quelconque. Elle constitue véritablement la loi «suprême» de cette organisation. C'est beaucoup plus qu'un «guide», contrairement à ce que semble comprendre Monsieur Rouleau. Cette clause de notre constitution existe justement pour éviter des événements malheureux tel celui qui s'est produit lors de la semaine d'orientation.

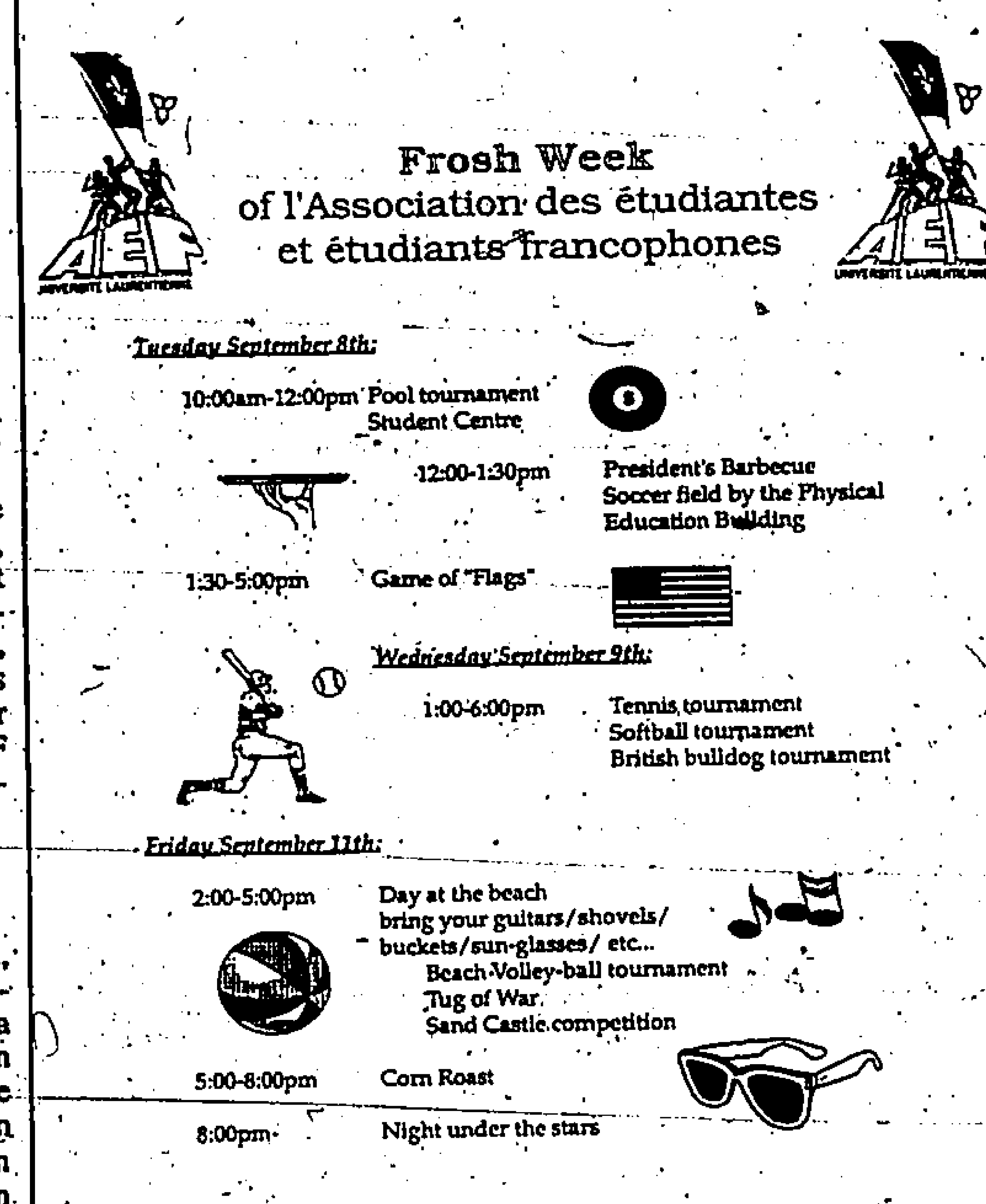
Mais notre président nous assure que l'AEF ne deviendra pas bilingue pour autant. « De toute façon, explique-t-il, les francophones sont déjà bilingues. C'est normal de fonctionner en anglais, surtout à Sudbury.» Raison de plus, Monsieur Rouleau, de voir à ce que les quelques bastions francophones que nous avons à notre disposition demeurent à l'abri des intempéries du bilinguisme.

Dans le fond d'un tiroir...

Il maintient également que le but de cette campagne publicitaire était de faire de l'information auprès des anglophones, «pour leur montrer que l'AEF, c'est pas juste un club dans un tiroir.» Monsieur Rouleau, vous et votre conseil êtes appelés à réévaluer vos priorités. Vous devez savoir que la très grande majorité des personnes qui choisissent d'adhérer à l'AEF le font pour des raisons très particulières. Ils savent fort bien qu'une association dite bilingue comme la SGA ne saura défendre leurs intérêts avec la vigueur nécessaire. Ils ont donc recours à l'AEF. Mais, si vous me permettez l'expression plutôt dure, vous la prostituez, cette association, Monsieur Rouleau.

Un choix s'impose donc: celui de demeurer fidèle au mandat de l'AEF et de représenter ses membres comme il se doit, ou celui de faire de son compte de banque votre plus grande priorité, afin d'organiser des activités sociales qui, d'ailleurs, ne connaissent généralement que des succès modestes.

La décision est la vôtre à prendre, Monsieur le président. Qu'elle soit éclairée...



Affiche de l'AEF qui annonce les activités de la semaine d'orientation.

Dans ce numéro:

Un petit incident bien typique

L'ambassadeur de France ne parle pas français

Congratulations on your prize from the Ambassador of France.

WITH THE COMPLIMENTS OF
THE OFFICE
OF THE REGISTRAR

Susan Yeung

LAURENTIAN UNIVERSITY
SUDBURY, ONTARIO, CANADA
P3E 2C6

Monsieur l'éditeur,

Je me suis rendu compte que le bilinguisme pose de sérieux problèmes à l'Université Laurentienne. Il semble que cette dernière éprouve de la difficulté à s'exprimer dans «la langue de ma mére». J'ai vécu un cas qui l'illustre particulièrement bien.

En juin dernier, j'ai eu l'honneur de recevoir un prix d'excellence en français, soit le prix de l'Ambassadeur de France. Vous devinez ma joie après quatre années d'études difficiles. Bref, c'était toute une récompense! Or, quelques semaines suivant la collation des grades, je reçois mon prix accompagné d'une lettre disant: «Congratulations on your Prize from the Ambassador of France.» On complimentait ma conduite dans un langage plutôt shakespearien alors que c'était Tremblay et Camus qui m'avait permis de gagner ce prix!

Cet emmerdement m'obligea donc d'aller faire un tour au bureau du secrétaire général. Après avoir manifesté mon mécontentement face à cette lettre, j'apprends les «sérieuses» raisons derrière une *telle injustice*. D'abord, la dame qui s'occupe d'envoyer les prix , ne parle pas le français. Ensuite, au moment où mon prix fut envoyé, il n'y avait «probablement» personne dans le bureau pour s'occuper de la traduction. «Vous comprenez ajoute-t-elle, que juin est un mois très occupé pour la Laurentienne à cause des employés qui prennent leurs vacances!» Mais le cas n'est pas isolé, ni limité à la période estivale. Est-on occupé, désorganisé ou simplement indifférent face aux besoins des étudiants francophones ?

Ceci m'amène à m'interroger sur le contenu d'un article du *Lambda* citant les paroles du recteur Ross Paul : «a bilingual Laurentian will be able to offer more to French students and do a better job than a new university would.» (*Lambda*, no. 31, été 1992, p. 3). Et que penser du discours du recteur lors de la collation des grades, alors qu'il *insistait sur l'importance* de voir les Franco-Ontariens préserver leur langue et leur culture ?

Vous excuserez mon attitude pessimiste, mais il s'avère plutôt difficile pour une étudiante francophone d'éprouver de la gratitude ou encore de se sentir «chez elle» dans une institution incapable de respecter sa langue de communication au moment même où elle prétend lui rendre hommage !

Qui suis-je, me demandez-vous, pour émettre de telles opinions? Je ne suis qu'une simple étudiante comme vous qui vit la «Laurentian experience» pour une cinquième année consécutive, et qui est «tannée» de se faire moquer d'elle ainsi.

Marie Josée Sylvestre

Test de sida

Nous sommes heureux d'annoncer le début du programme de tests anonymes de dépistage du VIH à Sudbury à compter du 8 septembre, 1992. Ce programme offrira des services aux résidents de la région desservie par l'indicatif régional 705.

Ce programme est subventionné par le ministère de la Santé de l'Ontario et parrainé par le Service de santé publique de Sudbury et du district. Voici la liste des endroits où l'on effectuera des tests anonymes de dépistage du VIH: Service de santé publique de Sudbury et du district, ACCESS, le comité du SIDA de Sudbury, 23 rue Durham et le centre d'action de Sudbury pour la jeunesse, 11 rue Fir Lane.

Vous pouvez prendre rendez-vous du lundi au vendredi, de 8h30 à 16h30 en téléphonant au service d'aide téléphonique pour les tests anonymes de dépistage du VIH, au 1-800-363-8388.

L'objectif du Programme de tests anonymes de dépistage du VIH en Ontario est de diminuer la propagation du VIH et le counseling connexe, particulièrement pour les personnes à haut risque.

Le counseling fait partie intégrante du processus de dépistage. Il permet aux personnes de déterminer pourquoi elles sont à l'avenir. Le dépistage précoce permet aussi aux personnes infectées d'avoir accès à des soins psycho-sociaux et médicaux aussitôt que possible.

N'hésitez pas à communiquer avec nous si vous avez des questions concernant le programme.

Dr Robin Bolton, M.Sc.S., F.R.C.P.(C)
Médecin hygiéniste et directeur
Service de santé publique de Sudbury et du district

L'université dépense inutilement puis limite les programmes

Aussi timbrée que l'an dernier

Monsieur l'éditeur,

L'année dernière, je faisais mes débuts à *l'Orignal déchaîné*. Ma première contribution était une lettre que vous avez intitulée «On veut des profs, pas des timbres...». Celle-ci faisait état des dépenses inutiles que faisait l'université en envoyant des lettres avertissant les étudiants qu'un de leurs cours était annulé, alors que la session était déjà commencée depuis deux semaines.

J'ai suggéré également que l'argent dépensé, à cette fin pourrait mieux servir à payer le salaire d'un professeur francophone. Toutefois, l'université s'obstine à dire qu'il n'y a pas suffisamment de fonds pour offrir des programmes d'études complets en français.

Tout cela pour dire qu'en un an, rien n'a changé. J'ai encore vécu, cette année, une expérience semblable. Quatre lettres me disant essentiellement la même chose m'ont été envoyées: une qui accusait réception de ma demande d'admission à l'École des sciences de l'éducation, une autre pour m'informer que cette demande avait été acceptée, une troisième pour dire qu'à mon tour j'étais accepté, et finalement une invitation à m'inscrire.

De plus, j'ai reçu, en double, toute la paperasse que l'on envoit normalement aux étudiants de première année. Vous voyez, même si on est étudiant pendant trois ou quatre années à l'Université Laurentienne, on n'est qu'un numéro, et lorsque l'on s'inscrit à l'École des Sciences de l'éducation de cette même université, on devient un autre numéro. C'est-à-dire que pour le mois d'août et pour le début de septembre, je recevais presque toute la correspondance de l'U.L. deux fois: une au numéro qu'on m'a assigné en 1989, et une autre à un nouveau numéro.

Suis-je le seul à penser que le gros de ces envois postaux étaient inutiles? Est-ce que ça ne fait pas un bon montant d'argent mal utilisé ça, quatre (ou huit) lettres disant la même chose à 180 personnes inscrites à l'École des Sciences? Combien d'autres étudiants des autres programmes ont aussi reçu nombre de ces lettres? N'est-ce pas encore possible cette année que tous ces petits 0,42$ + 0,03$ +..., auraient pu s'additionner pour donner le salaire d'un professeur? ou encore d'un programme complet offert en langue française?

Je ne suis pas le seul à constater de telles choses et à vivre de telles frustrations. C'est pourquoi je vous prie de bien vouloir nous faire part des insatisfactions que vous rencontrez à l'Université Laurentienne.

Vous savez, un problème ne se résout pas si on le cache. Alors parlez, écrivez et exposez. L'université fait sûrement du bon travail, mais rien ne l'empêche d'en faire encore du meilleur.

Jean-Pierre Pilon

Ont participé à la production du premier Orignal de l'année:
à la rédaction: Michel (poils des narines brûlés par le puant Normand) Bock, Carole (cils brûlés par les pètes allumés) Tessier, Yves (prend l'bois) Doyon, Marco (obsédé) Dubé, Jean-Pierre (pas capable de péter) Pilon, Marie-Josée (pas de correction sans bière) Sylvestre, Pascal (ne tape pas) Guillemette, Nicolas (ah!, baptême de sacrament de baptême) Busque, Coco (parti) Pipi, Stéphane (il nez pas exposé aux pètes) Gauthier, Bruno (il deviendra Roy Dupuis) Gaudette, Julie (cuisinière aux recettes multiples) de la Riva, Didier (TVO) Kabagema et Alain (allume ses pètes) Harvey, Guy (allume ses rotes) Robichaud
au montage: Carole Tessier, Michel Bock, Marco Dubé, Normand (chie puant) Renaud, Janelle (suffoquée par les pètes de Normand) Bast, Guy (l'amour c'est la mort) Robichaud, Josée (l'amour de Guy R.) Goulard, Pascal Guillemette, Jean-Pierre Pilon, Luc (ben p'têtre que...) Bonin, Marie-Josée Sylvestre, Alain Harvey, Guy (mesureux) Mailloux et Nicolas Busque.
au tapage: Marco, Carole, Michel et Jean-Pierre. et Mireille Ménard
à la correction: Normand, Stéphane, Marie-Josée et Jean-Pierre.

La soirée de bienvenue «francophone» au Pub : typical Laurentian experience

Français veut dire bilingue veut dire anglais

Le mercredi 9 septembre, un pub francophone devait avoir lieu à l'Université Laurentienne. L'événement était parrainé par la Nuit sur l'étang et *l'Orignal déchaîné*. Évidemment, on se réjouissait du fait que les étudiant.e.s francophones allaient pouvoir fêter ensemble sans avoir à se déplacer, comme à l'habitude, au Carrefour francophone.

Michel Bock

Mais il semble qu'il y ait eu confusion. En début de soirée, aucun incident fâcheux ne s'est produit. Les retrouvailles, après quatre mois de vacances, étaient nombreuses et chaleureuses. Toutefois, au fur et à mesure que le temps s'écoulait, les choses ont changé. Si les francophones avaient oublié, pendant quelque temps, qu'ils et elles étaient dans une université bilingue, ils se le sont vite rappelé.

Après quelques heures, la musique anglaise avait envahi la place, conformément à la décision du gérant du pub. L'anonceur embauché pour s'occuper de la musique, Josée Perreault, avoue qu'elle a été très frustrée par l'incident: «Après un certain temps, on nous a dit que pour chaque chanson française qu'on faisait jouer, il fallait qu'on en joue au moins deux ou trois en anglais. Ils nous ont donné comme excuse que les gens ne dansaient pas, et qu'il fallait remplir le plancher de danse pour décongestionner le bar. Mais c'est toujours comme ça, le bar est toujours congestionné.»

Josée ajoute que beaucoup d'anglophones lui ont demandé de jouer de la musique anglaise, parce qu'on n'était pas au Québec, ici.

Le président de la Nuit sur *l'étang, Paul Demers*, se dit très déçu de la tournure des événements. Il maintient qu'on lui avait promis une soirée francophone s'il parvenait à se trouver un annonceur et de la musique française.

Le gérant de la SGA, l'organisation qui dirige le pub, prétend qu'il y a eu un malentendu. Selon Dan Roy, le pub devait être bilingue. «Il est possible que Paul n'ait pas entendu le mot "bilingue", nous a-t-il dit en anglais, et il est possible également que je n'aie pas entendu le mot "francophone". *It wasn't intended to be a francophone pub.*»

Monsieur Demers, toutefois, ne partage pas le même avis. «On s'était bien entendu sur le fait qu'on organisait un pub francophone», dit-il. En effet, les excuses qu'offre le gérant de la SGA sont plutôt difficiles à avaler.

«De toute façon, ajoute Dan Roy, il fallait considérer la question de la sécurité. Il y avait beaucoup d'anglophones présents à ce pub qui demandaient de la musique anglaise. On a constaté dans le passé que des événements malheureux, sans qu'il s'agisse forcément d'émeutes, peuvent se produire si on ne respecte pas la volonté de nos clients.»

Malheureusement, beaucoup des francophones qui s'y étaient rendus en sont partis un peu déboussolés. Une soirée francophone dans le pub d'une université dite bilingue, semble, du moins à notre avis, être une demande plus que raisonnable. Mais on nous l'a ravie, notre soirée. Et que dire de nos nouveaux étudiants qui nous sont arrivés tout pleins d'espoir face au bilinguisme universitaire? Leur idéalisme a sans doute souffert un dur coup.

Mais il ne s'agit là que d'un événement parmi tant d'autres qui démontrent la place que détiennent les francophones d'une université bilingue. La solution? L'autonomie. Mais nous n'entamerons pas ce débat si tôt dans l'année.

Quand il s'agit de misère humaine, la sociéte fait appel...

au silence de l'homme

Tout débute par une noble cause qui conduit des hommes et des femmes à se battre pour quelque chose de juste et de bien. Par exemple, le groupe écologiste Greenpeace qui passe son message d'une façon pacifique et active. En faisant des manifestations spectaculaires, il lance une opinion, forte d'une action. Je n'écris pas ce texte pour faire la louange d'un groupe écologiste, mais bel et bien pour éveiller l'humain à son intérieur.

Nicolas Busque

Je crois que notre société nous impose un silence. Alors plus rien ne nous affecte, plus rien ne nous touche. On regarde d'un oeil peu intéressé la mort de milliers d'enfants à la télévision sans ressentir quoi que ce soit. On devient végétatifs et inhumains devant les événements qui nous entourent. Peu importe ce qui se passe autour de nous pour autant qu'on est bien et puis que personne ne nous dérange. On n'élève pas la voix. On doit au contraire élever la voix, crier tout haut l'injustice qui entoure et qui domine notre monde. Pour rendre notre monde meilleur, on doit se garder renseigné et impliqué.

Je pensais, au début, écrire un article sur l'environnement ou encore sur les prisonniers politiques, torturés pour leurs croyances ou leur race. Mais je sens qu'il est plus important de parler du silence global qui nous entoure. Nous ne sommes pas prêts à dire tout haut ce que l'on pense tout bas. On devient de plus en plus apathique à toute cause, peu importe laquelle, on se décrisse de tout. Finalement, le pire crime que l'homme peut faire n'est pas de commettre l'injustice, mais bien de rester muet devant celle-ci.

l'Orignal déchaîné

Rédacteur en chef : Michel Bock

Rédactrice adjointe : Carole Tessier

Publiciste : Stéphane Gauthier

Trésorière : Chantal Halter

SCE-304, Centre étudiant,
Université Laurentienne, Sudbury (Ontario) P3E 2C6
(705) 675-4813

L'Orignal déchaîné est le journal des étudiants et étudiantes francophones de l'université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux qui veulent s'adresser en français à la communauté laurentienne.

L'Orignal déchaîné publie 1500 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un système d'ordinateurs MacIntosh et imprimé par Journal Printing à Sudbury. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'université Laurentienne, en divers points de distribution à Sudbury, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonnés (22 $ pour 12 numéros). Ceux qui désirent annoncer dans le journal devraient contacter Luc Bonin au 688-0397. Tarif pour la publicité locale: 23 ¢ par ligne agate.

Tout changement d'adresse, demande d'abonnement ainsi que tout exemplaire non-distribué doivent être envoyés à l'adresse ci-dessus.

La responsabilité des opinions émises appartient à l'auteur de l'article. L'édition générale, ainsi que le choix des titres et sous-titres sont réservés au comité de rédaction. Les textes et illustrations publiés dans l'Orignal déchaîné peuvent être reproduits avec mention obligatoire de la source.

Le prochain Orignal déchaîné sortira des marais le
le mercredi 7 octobre

La date de tombée pour les articles et les annonces du prochain numéro est
le mercredi 30 septembre

Les orignaux attendent TA collaboration!

Ce sera encore meuh avec toi!

Trop loin trop vite

Le groupe Speedbois prend le bois

À ma grande déception, je dois vous annoncer que Speedbois n'existe plus. Une réévaluation des objectifs et des priorités de certains membres de Speedbois ont fait que ce groupe musical franco-ontarien, qui avait pris par surprise l'auditoire de la Brunante en 1991, n'aura su durer qu'environ dix mois. La montée aura été précipitée, voire fulgurante, mais la fin restera toujours un peu inexplicable pour le public qui avait d'emblée adopté Speedbois.

Marco Dubé

À l'occasion d'une soirée de "jam" à Ottawa, trois jeunes du Nord se rencontrent afin de s'amuser un peu et de montrer ce qu'ils ont à offrir au niveau musical. Le mini-public est tout de suite emballé. L'expérience s'avère positive; on décide qu'on veut faire de la scène. Un enregistrement est aussitôt envoyé au comité de la Nuit sur l'étang dans le but de se tailler une place à la Brunante et ce, à quelques semaines seulement du spectacle. La réponse est affirmative: Speedbois participera au spectacle. Grâce aux mélodies rythmées et entraînantes et la bonne humeur des paroles, le comité de la Nuit est confiant que Speedbois suscitera un esprit de «party» à cette soirée "chaude" de novembre.

Speedbois prend d'assaut le public réuni à l'auditorium des Sciences de l'Éducation. La réaction est immédiate et on se retrouve avec la moitié du public au devant de la scène, qui saute et crie son emballement.

La réussite de Speedbois à la Brunante vient agréablement surprendre les trois musiciens, Yves Doyon, Marc Girouard et Sylvain Fleury. Le trio ne s'attendait guère à ce qu'on les invite à prendre part à la grande fête des Franco-Ontariens qu'est la Nuit sur l'étang. «On n'était même pas prêt pour la Brunante, on n'avait aucune expérience, de dire Yves Doyon. Tout va trop vite. On s'engage déjà dans des tournées. Cela devient de plus en plus une "job"».

En juillet dernier, alors que Speedbois avait déjà envisagé de grands projets et décidé de trouver un autre batteur pour remplacer Sylvain Fleury qui était parti aux études, Yves Doyon annonce qu'il quittera lui aussi. Il revient à Sudbury pour compléter son baccalauréat. Speedbois est alors dissout.

Pour Yves, la carrière musicale n'est pas terminée. À l'heure actuelle, il pratique avec Martin et Patrick Laforest. Et la plupart des chansons de Speedbois, qui sont de la main d'Yves, restent avec lui. Ce dernier affirme qu'une fois son bac terminé, il reprendra sa carrière musicale.

La révélation Speedbois aura donc été très éphémère. Peut-être sera-ce pour le retour meilleur d'un autre groupe qui, selon Doyon, possède déjà la qualité musicale que Speedbois pouvait offrir.

Ce qui est arrivé à Speedbois démontre bien l'ouverture du marché qui existe en Ontario français pour un produit musical original et de qualité. On remarque que la minute où surgit quelque chose de respectable et qui appartient vraiment à notre culture, on le propulse tout de suite aux premiers rangs. Le message est clair. On veut de la musique qui nous appartienne. Mais on s'attend aussi à ce que les groupes durent au moins le temps de s'y habituer.

Oui, je m'abonne à l'Orignal pour:

Δ1 an (12 numéros): 22$ Δchèque
Δ2 ans (24 numéros): 44$ Δmandat-poste

Nom: ____________________

Adresse: ____________________

Ville: ____________________

Province: ____________________

Code postal: ____________________

Retournez par la poste à l'Orignal déchaîné, C-306B, Université Laurentienne, Sudbury (Ontario) P3E 2C6

MEUH-RCI BEAUCOUP!

Lire et délire

Cette année le cercle littéraire *Lire et délire* reprend ses activités. La lecture, la discussion et le partage sont au rendez-vous. Les amis du livre vous invitent à déguster des mets allèchants, selon une formule «dîner-causerie» tout en échangeant des opinions sur des oeuvres—littéraires—passionnantes.

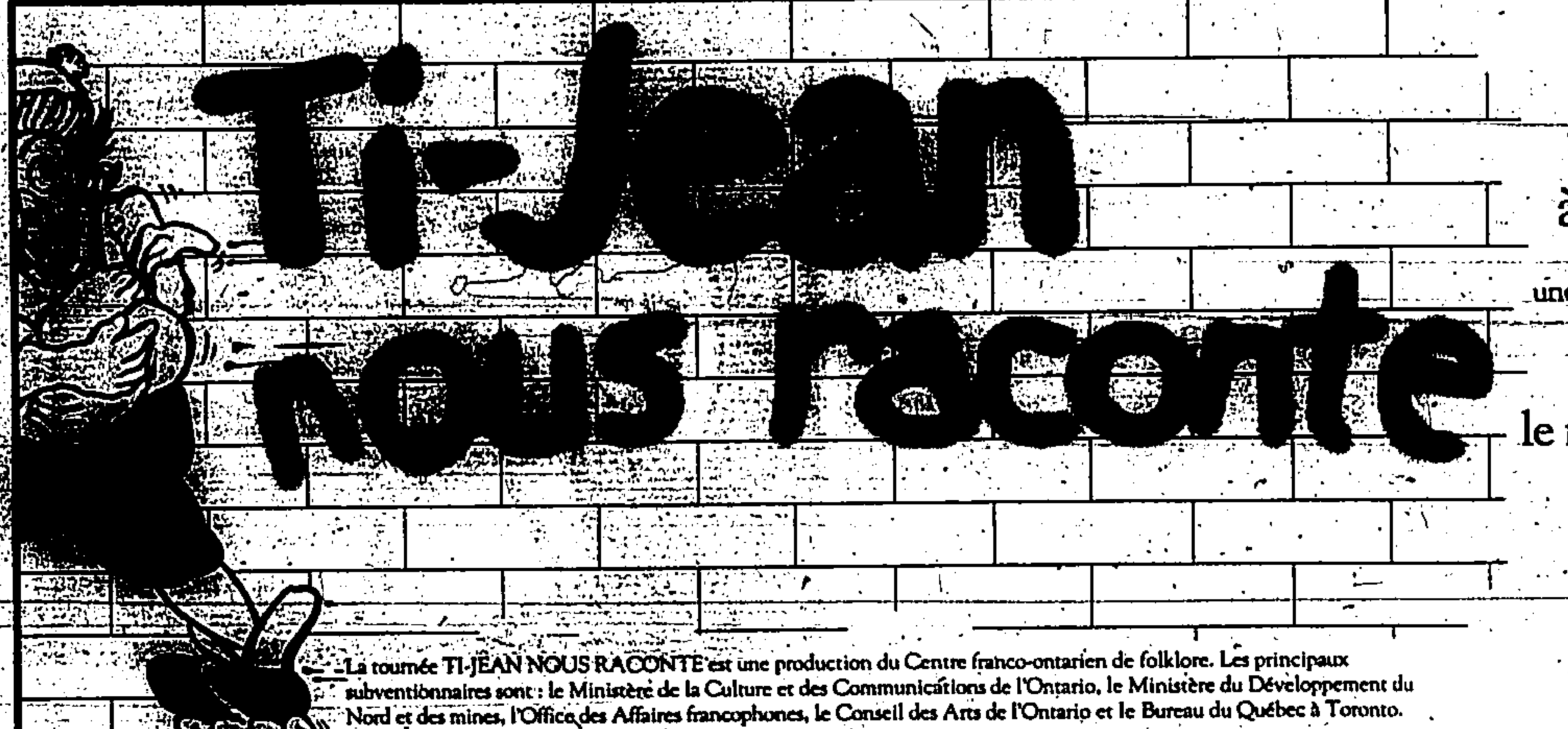
Stéphane Gauthier

Les genres, les auteurs ou les thèmes de cette saison seront choisis à la prochaine rencontre, qui aura lieu bientôt. Communiquez avec moi au 675-4813 (Orignal déchaîné). Je vous dirai la date dès qu'elle sera confirmée. Pour cette première réunion, nous discuterons d'un roman publié en 1990 aux éditions Prise de parole : l'oeuvre contreversée et provocante de Raymond Quatorze, *La Prison rose bonbon.*

Venez participer à une activité parascolaire pas comme les autres. Bon vin, bonne bouffe, question d'aiguiser ses sens et de se délier la langue; le tout sans s'inquiéter des commentaires de critiques pointilleux car nous avons nos droits.

***Droits imprescriptibles des participants de* Lire et délire**

1. Le droit de roter avant de parler à condition de penser un peu avant de le faire.
2. Le droit de s'exprimer sans utiliser des grands mots de 5¢.
3. Le droit de se moquer de la bande des six (et surtout du coco chauve).
4. Le droit de ne pas porter des lunettes sur le bout de son nez.
5. Le droit de ne pas parler la bouche en trou de cul de poule.
6. Le droit de partir sans même avoir fait un seul commentaire intelligent.
7. Le droit d'aimer un livre sans rien y comprendre.
8. Le droit de faire semblant qu'on a compris.
9. Le droit de prétendre que les critiques n'ont rien compris.
10. Le droit d'apporter du poulet frit Kentucky (et de subir les moqueries des fines gueules).



Une aventure magnifique et fantaisiste à ne pas manquer :

une pièce de théâtre de Robert Marinier
une exposition d'oeuvres d'artistes
un spectacle avec Camille Perron

le mercredi 7 octobre 1992
à 20h00
au Carrefour francophone
20, chemin Ste-Anne
10 $ adultes 5 $ enfants/étudiants
Billets disponibles au
Centre franco-ontarien de folklore
(705) 675-8986

Une entrevue avec la comédienne Linda Sorgini

Une fille de Sudbury dans votre télé

Même si elle a aujourd'hui une petite fille âgée de quelques mois seulement, cela n'empêche pas Linda Sorgini de poursuivre sa carrière de comédienne. Elle joue présentement dans la pièce *La maison cassée*, un texte très remarqué de Victor Lévy-Beaulieu, présenté à la Place des Arts de Montréal.

Carole Tessier

Cette pièce touche Linda d'une façon particulière: comme son personnage ressasse souvent ses souvenirs d'enfance, Linda a tendance à songer aux siens qui sont loin d'elle, à Sudbury. Oui vraiment, Linda Sorgini est originaire de notre région et elle connaît beaucoup de succès dans son métier. Vous l'avez probablement déjà vue sur scène, ou dans les films *Ding et Dong* et *Cruising Bar*, ou encore dans les téléromans *Les Dames de coeur* ou *Manon*, dans lequel elle tient le rôle principal.

Adolescente, elle a été membre de la troupe de théâtre les Draveurs de l'École secondaire Macdonald-Cartier, sous la direction d'Hélène Gravel. Celle-ci se souvient de Linda comme jeune étudiante. «Elle réussissait autant dans les matières scientifiques qu'artistiques. C'était une jeune femme d'une grande douceur, très sympathique... Elle était une grande sensible, timide à sa façon, mais elle avait une énergie extraordinaire.»

Hélène a reconnu en Linda «un talent exceptionnel» et l'encourageait à aller jusqu'au bout de son potentiel. Elle se réjouit de voir une de ses étudiantes réussir avec autant de succès. «Ça me fait chaud au coeur. Je sais qu'elle exerce un des plus beaux métiers au monde et ça m'encourage.»

Après son secondaire, Linda Sorgini s'est rendue à l'université d'Ottawa où elle a reçu un baccalauréat en art dramatique. Elle estime que ce programme ainsi que l'expérience acquise chez les Draveurs l'ont bien préparée pour ses études à l'École Nationale de Théâtre du Canada, une institution qu'elle décrit comme étant très exigeante.

Comme franco-ontarienne, Linda a été bien accueillie chez les Québécois. «C'est au niveau de l'accent que j'ai dû faire des changements. Il fallait que je me débarrasse de mon accent franco-ontarien pour apprendre l'accent québécois.» Aujourd'hui, elle ressent un peu de nostalgie lorsqu'elle pense à Sudbury et même l'Ontario mais elle affirme pourtant qu'elle ne s'ennuie pas. «Ma vie est ici. Ça fait quand même depuis 1976 que je suis à Montréal et puis ici ça bouge vraiment.»



Linda Sorgini incarne Bérangère dans *La Maison cassée.*

Linda Sorgini dit qu'elle est heureuse de pratiquer le métier de comédienne. «C'est un métier qui me permet de rencontrer des gens, de communiquer, de partager, de m'enrichir et d'apprendre. Enfin, d'après moi, jouer, c'est une école.»

La troupe Commun-art:

Créer son emploi d'été... et une pièce de théâtre

Pour un grand nombre d'étudiants, l'été a été long et difficile. En Ontario seulement, le taux de chômage chez les étudiants a franchi le cap des 20%. Mais alors que beaucoup d'entre eux cherchaient en vain à travailler, un jeune comédien, Jules Ducharme, a fait fi de la situation économique.

Michel Bock

C'est ainsi qu'est née la troupe *Commu-nart*, composée essentiellement d'actuels et d'anciens Draveurs, la troupe théâtrale de l'École secondaire Macdonald-Cartier. "*Commu-nart*, comme dans communauté, art et nord", d'expliquer Jules.

Malgré l'âge du jeune metteur en scène, les rouages du théâtre lui sont très familiers. Ayant travaillé pendant un an au Sudbury Theatre Centre au niveau de la technique et de la régie, son goût du théâtre s'est développé considérablement.

Mais avec *Commu-nart*, son objectif était, pour le moins que l'on puisse dire, ambitieux: la rédaction et le montage, en quelques semaines, d'une pièce de théâtre. L'effort a pourtant porté fruit: *Y'est déjà minuit* a été présenté, fin août, au grand plaisir de presque 250 amateurs de souper-théâtre de la région de Sudbury.

Y'est déjà minuit raconte l'histoire de Léopold (Martin Laforest), un vieillard qui, armé d'une pipe et d'une berceuse, se rappelle les grands événements de la vie de ses deux plus proches amis, Éveline (Manon St-Jules) et Thomas (Paul Jireada).

Pour renouer avec ses grands-parents

Jules explique que la mort subite et rapprochée de ses deux grands-pères lui a servi d'inspiration lors de l'écriture de la pièce. «On n'était pas très proches, moi et mes grands-pères. J'aurais bien voulu qu'ils me racontent des histoires, quand j'étais plus jeune, mais ça n'arrivait que très rarement. Léopold, c'est *mon* grand-père, c'est *mon* p'tit vieux qui me raconte finalement les histoires que je n'ai jamais eu la chance d'entendre.»

Jules soutient qu'il est très important d'apprendre à apprécier la valeur culturelle du vécu de nos ancêtres. «Il ne faut jamais oublier d'où on vient. Sinon, on perd sa culture, ses racines, puis on en prend d'autres qui ne nous appartiennent pas. C'est pourquoi on a créé Léopold: pour dire aux gens de ne pas oublier le passé.»

Pour ceux qui ont assisté à la pièce, il est évident que la musique occupe une place privilégiée dans le travail de Jules Ducharme. «La musique peut supporter tellement de sentiments, dit-il. C'est un des éléments qui contribuent à la création d'une atmosphère fantastique dans le théâtre franco-ontarien. Par exemple, dans une pièce anglaise, une cuisine sera reproduite avec beaucoup d'exactitude: on y verra un réfrigérateur, un poêle, etc... Mais dans une pièce franco-ontarienne, une cuisine ne comprend souvent que trois ou quatre boîtes renversées. Au début, c'était sans doute parce qu'on manquait d'argent. Mais on s'est vite aperçu qu'il s'agissait là d'une manière beaucoup plus créative de faire du théâtre.»

Que réserve l'avenir pour la troupe *Commu-nart*? Beaucoup d'entre eux entreprennent cette année des études universitaires un peu partout en province. Mais Jules indique que l'été prochain, il se pourrait qu'on entende encore parler d'eux. «Les gens ont complètemet capoté sur notre pièce!, dit-il. Ils nous ont promis de revenir si jamais on en faisait une autre.»

Pas pire pour quelqu'un qui ne pensait pas travailler cet été!

(Commu-nart, c'est Jules Ducharme, Manon St-Jules, Martin Laforest, Paul Jireada, Nicolas Ducharme, Francine Paquette et André Whissell.)



En ville comme au village

Les miettes du petit pain

Faut pas charier, la vie au village c'est ben différent de la vie en ville.

Coco Pipi

La seule petite sortie du mois, à l'extérieur de la maison, prend une importance capitale dans la vie des gens de mon beau petit village. Une visite chez un vieux cousin ou une tante, pour qui d'ailleurs on n'a que du mépris, c'est une des mille et une petites occupations joyeuses de ma communauté nord-ontarienne.

Écouter l'histoire infatigable de la veuve qui, quelque temps auparavant, a perdu son mari dans un terrifiant accident de chasse, et la mère Tremblay qui elle, souffre depuis trois ans d'un cancer du sein droit. Ces malheurs sont d'autant plus intéressants qu'ils contribuent tous au tralala exotique de l'idéologie des gens de mon beau petit village. Il faut bien passer le temps.

Les spectacles et les fêtes sont d'ailleurs très remarqués dans l'immobilité des gens de chez nous, mes Francos, car pour quelques heures, on oublie tout. On enlève nos bottes de travail pour noyer les problèmes des autres qui, en passant, sont nos problèmes. «On l'a attendu un an notre carnaval»; celui de l'année dernière, ben, y s'en rappelle plus. L'énervement d'un soir où on laisse tout aller, «fuck le reste».

Pis le curé lui, honoré par le club d'âge d'or, remercie tout le village d'avoir été invité au spectacle. Une belle fête organisée et réalisée par les femmes chrétiennes et les Chevaliers de Colomb, qui servent autant la messe que le déjeuner du dimanche matin. Pour finir, une belle soirée d'amateurs qui a nécessité cinq jours d'intense travail pour mettre en scène le divorce de l'ivrogne écoeurant qui battait sa femme parce qu'elle voulait pas arrêter d'aller au bingo et qui lui criait du haut de ses cinquante ans «Il faut croire en quelque chose».

Je les revois constamment, ces paroissiens si fiers de leur passé, de leurs belles traditions morales. Une communauté assoiffée d'amusements frivoles, accrochée à des vertus prônées au début du siècle, en fuite constante devant le Prince des ténèbres. Voilà mon beau village! Amen et merci!

Moé c'est le petit pain qui me fait chier dans tout celà. C'est connu, le «amen» veut tout dire, «No pain no game».

O.K., je ne parlerai plus. Je vais me taire entre les deux grands murs de *Lavalléville*. Je pars mais... j'y retourne toujours. Je ne sais pas pourquoi comme Jay dans *Le Chien*:

«Ça fait qu'un jour, j'me ramasse devant un comptoir de billets d'autobus pis, quand le gars me dit: "So where you goin'?", j'y dis le nom du village icitte.. "Where the hell is that for fuck's sake?"... "Ontario, you asshole!"... J'me cogne cinq heures de trous de sphalte dans le cul pour revenir icitte, retourner là. Pourquoi?»

Puis là bas on me dit que les vrais francophones, les militants franco-engagés, viennent tous de là. Peut-être. À les entendre parler, on pourrait quasiment croire que c'est grâce à eux si ça parle encore français en Ontario.

Mais savent-ils au moins pourquoi ils sont partis ailleurs, les maudits «capuchons engagés» ? La ville est-elle si différente du village ? Elles sont ceci en commun : l'une se valorise aux dépens de l'autre. «Oh miroir miroir! dis-moi qui est le plus beau...»

Des amis qui ne reviendront pas

Un été marqué de disparitions douloureuses

Depuis déjà quelques jours, la routine à l'université a repris. Les étudiants retrouvent leurs amis, se partagent leurs aventures estivales et s'informent auprès de leurs collègues pour savoir où sont rendus ceux et celles qui ont terminé leur programme au printemps. Mais pour d'autres, le retour est plus difficile, car certains amis ne sont pas revenus.

Jean-Pierre Pilon

À tous ceux qui sont touchés par le décès d'un ami ou d'une amie, l'équipe de *l'Orignal déchaîné* désire transmettre ses plus sincères condoléances. Ces nouvelles sont aussi ébranlantes pour les orignaux, car certaines de ces personnes nous étaient bien connues.

Le 14 juin dernier, les médias du Nord de l'Ontario nous informaient que Sébastien Lauzier, âgé de 21 ans, est mort après avoir été attaqué par un ours. Sébastien était originaire d'Iroquois Falls. Membre de l'AEF, il fréquentait l'Entre-deux et étudiait en commerce.

Le 24 juin, les membres d'une famille de Windsor apprenaient le décès de leur fille et de leur sœur Elizabeth (Liz) Pentland, une étudiante qui venait tout juste de compléter le programme d'éducation physique.

Le 5 juillet, un accident de la navigation enleva la vie à toute une famille. Hélène Henri, dont la fille demeure à Azilda, étudiait à temps partiel à l'Ecole des Sciences de l'Éducation.

Encore une fois, le 8 juillet de cet été, les médias annonçait le décès de Teresa (Terri) MacMillan. Terri, qui venait de compléter un programme en Histoire, siègeait aussi comme vice-présidente au Conseil de l'AGE au courant de l'année dernière.

Et finalement, vers la fin du mois d'août, on annonçait la mort de Dave Langdon, qui avait complété un programme en géologie en juin dernier et qui devait s'inscrire en génie au mois de septembre.

C'est avec regret que nous vous informons de ces disparitions tragiques. Nous espérons que ces nouvelles ne seront pas trop douloureuses pour ceux et celles qui n'étaient pas au courant.

Une nouvelle année scolaire commence ; profitons bien du temps que nous passerons ensemble.



Sébastien Lauzier

Calendrier universitaire

Affaires à faire

21 septembre	emplois au gouvernement
23 et 24 septembre	journée des clubs (grand corridor, édifice des Arts)
29 et 30 septembre	journée besoins spéciaux
30 septembre	collecte de sang, rez de chaussée bibliothèque J. N. Desmarais, 12h à 16h
7 octobre	journée carrières
14 octobre	journée des services aux étudiant.e.s
18 au 24 octobre	semaine de sensibilisation à l'alcool
18 novembre	Chambre de commerce "After hours business reception", 15 h 30 à 17 h Panel sur l'équité d'emploi, 19 h

Pour de plus amples détails, communiquez avec les Services aux étudiants de l'Université Laurentienne, salle 210, 2e étage, édifice R. D. Parker, 675-1151, poste 6506.

TUTRICE/TUTEUR

Nous sommes à la recherche d'un(e) étudiant(e) universitaire qui ferait de l'enrichissement en français et en maths avec un garçon de 11 à 12 ans, deux ou trois sessions par semaine. Traitement à discuter. Dans le quartier de Lo-Ellen. 523-8205

Veuillez noter que tous les annuaires des Études supérieures des universités à l'extérieur sont maintenant au CENTRE D'ORIENTATION ET D'INFORMATION, au 2ième, Édifice Parker.

BRAMEMENTS SUDBUROIS

Pillage des conquistadors exposé à Sudbury

Viens voir mes bijoux, mon trésor

Un galion quitte un port de La Havane à Cuba. Sa mission: transporter des trésors fabuleux du nouveau monde au roi de la plus grande puissance européenne, l'Espagne. Au bout de quelques jours, une tempête s'élève à l'horizon. Des vents de plus de cent milles à l'heure menacent la vie des 265 passagers du *Nuestra Senora de Atocha*. Le navire fait naufrage, et sa cargaison est perdue à tout jamais. Du moins, c'est ce qu'on pense. Nous sommes en septembre, 1622.

Michel Bock

Plus de trois siècles plus tard, en 1969, un plongeur américain trouve fascinantes les histoires de trésors perdus; histoires datant de la Renaissance. Il étudie les cartes, les journaux de bord et une multitude de documents provenant des navigateurs qui, à l'époque, avaient exploré l'Amérique centrale.



Après de longs moments de réflexion, Mel Fisher décide de partir à la recherche de l'*Atocha*, le plus riche galion de tous les temps. Avec toute sa famille, il déménage en Floride. La chasse au trésor commençait!

Les recherches allaient s'avérer longues et pénibles. Mais Mel Fisher s'était fixé un but, et comptait le rencontrer à tout prix. Même la noyade de son propre fils ne lui a pas fait perdre espoir.

Au bout de seize ans, soit en 1985, la découverte du siècle s'est faite. La coque de l'Atocha ainsi que sa formidable cargaison étaient enfin retrouvées.

Aujourd'hui, on évalue le trésor de 1622 à plus de 400 millions de dollars. La semaine dernière, à Sudbury, on mettait en exposition des barres d'or et d'argent de l'*Atocha*, ainsi qu'une foule innombrable d'objets dont la valeur historique et monétaire est, pour le moins que l'on puisse dire, très impressionnante. Mais il ne s'agissait là que d'une infime portion du trésor qu'on estime à *seulement* 30 millions de dollars.

Certains documents datant de la Renaissance suggèrent qu'encore 20% du trésor reste encore à découvrir. Mel Fisher avoue que son rêve est déjà devenu réalité. Mais malgré ses millions, il affronte toujours les eaux de l'Atlantique, pour retracer en elles un petit morceau d'histoire.

L'Urgence de dire: serie de films sur l'Ontario français

Nos grands artistes au petit écran

Le 7 avril dernier, au Théâtre du Nouvel-Ontario, a eu lieu le lancement du tournage d'une nouvelle collection de films coproduits par Aquila Productions et l'Office national du film. Il s'agit de la série intitulée *L'Urgence de se dire*, un regard sur la vitalité de la culture franco-ontarienne.

Carole Tessier

Quatre films réalisés à partir du vécu d'artistes ontarois en sont maintenant à l'étape du montage. À Hawkesbury, le film *Sur la route* est tourné et réalisé par Valmont Jobin. Ce film fera voir la vie des musiciens de Brasse-Camarade en tournée ontarienne. Léon Laflamme, réalisateur du film *Pier contre Pier*, montre le portrait de Pier Rodier, comédien et directeur artistique de la troupe Vox Théâtre d'Ottawa. Le film *Nomâde*, de Paul Carrière porte sur Hélène Lacelle, peintre établie à Toronto. Mais le premier de ces films, *Un feu dans la neige*, a été tourné à Sudbury, sous la direction du réalisateur, Fadel Saleh. C'est un film qui met en vedette Michel Ouellette, écrivain et dramaturge, Chuck Labelle, musicien et Michel Dallaire, poète.

Fadel Saleh déclare qu'il cherche à définir les Franco-Ontariens. "C'est une question de langue, mais surtout de culture. En quoi les Franco-Ontariens sont-ils différents? Quelle est leur identité, leurs amours, leurs passions? Mais la culture franco-ontarienne n'est pas définie aussi facilement."

Michel Ouellette croit que les artistes franco-ontariens ont des choses importantes à dire. "Je suis à la recherche de l'identité des Franco-Ontariens dans mes écrits. Il faut essayer de connaître qui on est pour savoir où on s'en va." Monsieur Ouellette insiste sur l'urgence de définir cette identité.

Fadel Saleh ajoute que "les Franco-Ontariens ressentent qu'ils sont différents. Ils ne sont pas des Québécois et ne veulent pas l'être." Monsieur Saleh est d'accord que le *franglais* est partie de notre identité. Nous devons être fiers de nous-mêmes malgré le fait que nous vivons dans l'ombre." Il faut dire que pour une personne d'origine égyptienne, ce cinéaste comprend et exprime bien la pensée des Franco-Ontariens.

Selon Michel Lozier, agent de promotion à l'Office national du film, "le film de Sudbury est excellent." *Un feu dans la neige*, qui marie la fiction et le documentaire, est présentement à l'étape du montage du générique. Le lancement officiel de la collection *L'Urgence de se dire*, aura lieu à Sudbury, en novembre. Dès le 7 décembre, elle sera télédiffusée à La Chaîne de TVOntario.

Nouveaux comités directeurs pour le postsecondaire

Le sabre ou la truelle ?

Le ministre Allen veut restructurer à long terme le réseau postsecondaire.

Les comités directeurs établis par le ministre des Collèges et Universités, M. Richard Allen, qui proposeront diverses options en vue de la restructuration des établissements d'enseignement postsecondaire de la province ont tenu leurs premières réunions dernièrement. Formés il y a environ un mois, ces comités devront soumettre au ministre, d'ici 18 à 24 mois, un plan afin d'améliorer le système d'éducation postsecondaire en Ontario.

Marco Dubé

Deux comités ont été formés, l'un pour le dossier des collèges, l'autre pour les universités. Leur but principal en ce moment est d'établir une liste de dossiers à étudier. On affirme au ministère que tout le système, de l'administration à l'enseignement, sera étudié afin d'améliorer son efficacité.

C'est en janvier dernier que le ministre avait proposé la *mise sur pied de ces comités*, après que le trésorier a annoncé l'octroi de paiements de transfert au secteur parapublic. Le gouvernement avait alors fait appel à ses partenaires en vue de trouver des façons de maintenir la prestation et la qualité des services à un moment où ses revenus sont en baisse.

M. Allen a déclaré : «Nous devons unir nos efforts afin de repenser le réseau postsecondaire en Ontario de sorte que nos établissements puissent continuer à desservir le plus grand nombre d'étudiants, tout en dispensant un enseignement de grande qualité et en y facilitant l'accès pour les groupes qui sont sous-représentés.»

Il est évident qu'avec des conjonctures économiques défavorables, c'est le moins qu'on puisse dire, on veut restructurer à long terme le réseau d'éducation postsecondaire, une infrastructure vitale et essentielle à l'avenir de la province. Espérons simplement que ce programme permettra d'améliorer l'efficacité du système postsecondaire et ne servira pas simplement à trouver des moyens afin de couper les transferts aux universités et aux collèges.

Par ailleurs, le ministre Allen doit sûrement comprendre que même si on améliore les services offerts par les collèges et les universités présentés, les francophones continueront tout de même à revendiquer leur propre système d'éducation postsecondaire.



Maudits Franco-Ontariens, oùssez qu'on va les mettre eux-autres as't'heure?

Mot du président

De la part du conseil de l'Association des étudiantes et étudiants francophones (AEF), j'aimerais souhaiter chaleureusement la bienvenue à tous les nouveaux et anciens.

Même si l'année scolaire débute, le conseil a déjà mis beaucoup d'efforts à préparer la semaine d'orientation, ainsi que l'ouverture de notre nouveau comptoir de livres français. Nous planifions présentement plusieurs autres activités, mais nous aimerions recevoir vos suggestions quant aux activités que l'AEF pourrait organiser cette année.

Pour les membres de l'AEF qui n'ont pas reçu leur guide-agenda, leur carnet d'adresses et numéros de téléphone, ainsi que leur carte "Gimme a Break" de McDonald's, vous pourrez vous les procurer au bureau de l'AEF.

En dernier lieu, les élections partielles pour les postes vacants au conseil auront lieu bientôt, donc tous ceux et celles qui veulent s'impliquer dans le conseil ou seulement aider à réaliser une activité, sont invités à s'informer de la procédure de mise en candidature au bureau.

Pour terminer, j'aimerais souhaiter à tous une merveilleuse année, et j'espère de vous rencontrer pendant l'année. Donc venez visiter nos bureaux dans le nouveau centre étudiant au local SCE-202.

Mes sincères salutations,

Le président,
Marcel H. Rouleau

Équipez-vous à l'AEF

Avez-vous votre trousse de survie universitaire ?

À tous les étudiants et étudiantes de première année qui n'ont pas reçu leur trousse de survie lors de la journée d'inscription: venez la ramasser au bureau de l'AEF, au local SCE-202 du centre étudiant.

Pour les étudiants des années supérieures, vous pouvez vous procurer votre guide-agenda, votre carnet d'adresses et numéros de téléphone, votre carte "Gimme-a-Break" de Mcdonalds, ainsi que d'autres dépliants qui vous seront extrêmement utiles.

Le président,
Marcel H. Rouleau

Vous êtes intéressés de faire partie de l'équipe de hockey de l'AEF?

Venez vous joindre à nous!

Soumettez votre nom au bureau de l'AEF avant le vendredi 2 octobre 1992.

Améliorer la formation des futurs enseignants

Changements aux Sciences de l'éducation

Depuis quelque temps, l'École des Sciences de l'Éducation de l'Université Laurentienne remanie différents aspects ses programmes pour répondre plus adéquatement aux besoins de sa clientèle.

Pascal Guillemette

En effet, Mme Huguette Beaudoin, directrice des Sciences de l'Éducation, travaille à améliorer la qualité de l'enseignement offert aux étudiant(e)s-maîtres. Son plan de restructuration comporte diverses étapes.

Notamment, les professeurs devront dorénavant remettre un plan de cours détaillé avant le début des classes, ce qui a pour but de *filtrer le contenu des* cours. La directrice de l'École se réserve le droit de modifier, si nécessaire, les critères d'évaluation ou les éléments du cours qui pourraient s'avérer périmés.

De plus, une recherche a été entamée cet été dans différents conseils scolaires pour recueillir de l'information sur la qualité de la formation des étudiant(e)s récemment *diplômé(e)s. D'autres personnes du* milieu éducatif aideront également à réaliser cette recherche.

Les étudiant(e)s-maîtres de l'an dernier ont aussi eu la chance de répondre à un questionnaire réalisé par le conseil étudiant des Sciences de l'Éducation. Il avait pour objet d'améliorer la communication entre l'administration et les professeur(e)s. Selon Mme Beaudoin, l'effort de l'étudiant(e) est directement lié à la qualité de son apprentissage. Elle soutient que l'étudiant(e) qui n'est pas satisfait(e) de la formation qu'il ou elle reçoit est responsable de se faire entendre. Par ailleurs, l'étudiant(e)-maître doit développer son propre style. Le rôle de l'École est de le (la) guider et de lui montrer les différentes approches pédagogiques possibles. Néanmoins, il va toujours y avoir une période d'ajustement pour l'étudiant(e) qui entre sur le marché du travail.

Nous savons tous qu'il *existe une différence énorme* entre la théorie et la pratique de dire Mme Beaudoin. Les vingt semaines consacrées à la formation théorique sont tout simplement insuffisantes.

Test de compétence linguistique

En réponse à la controverse soulevée par le test de compétence linguistique, Mme Beaudoin vient tout juste d'entamer un nouveau projet. Celui-ci vise à améliorer, non pas la structure du texte comme le programme existant, mais plutôt la grammaire. Ce projet est réalisé en collaboration avec le Collège Cambrian. L'étudiant(e) qui veut participer au programme devra subir un test qui évalue son cas individuellement. Il a pour but de donner une formation qui tiendra compte du niveau de l'étudiant(e). Un local a été prévu pour cette initiative.

En outre, l'École des Sciences de l'Éducation accueille quatre nouveaux professeurs au *sein de son personnel.* Ils se sont démarqués dans leur champ de compétence respectif; notamment Hélène Gravel en Art, Robert Mayer en Informatique, Suzanne Remeikis en Anglais et Gilles Tassé en Sciences sociales. Selon Mme Beaudoin, ces professeur(e)s viennent s'ajouter à une équipe dynamique. Le milieu sera donc très riche en ressources humaines.

En somme, avec tous les nouveaux projets, une année très prometteuse s'annonce pour l'École des Sciences de l'Éducation. Sa directrice est confiante qu'un partenariat entre les étudiant(e)s, le corps professoral et l'administration sera une formule très productive.

Le Centre audio-visuel : c'est à voir !

Mettez des images dans vos travaux

Il ne pouvait pas y avoir un meilleur temps pour agrandir le centre d'audio-visuel de l'université Laurentienne en y ouvrant un nouveau centre étudiant de ressources.

Carole Tessier

Johanne Rioux, directrice du centre d'audio-visuel, veut offrir ce service dès la rentrée pour que les étudiants puissent s'y prendre à l'avance pour améliorer leurs travaux scolaires. «Je pense qu'il est important que les étudiants sachent qu'on offre plein de services gratuitement.»

Parmi ces services, on compte l'accès à l'équipement pour les présentations (projecteur de vidéos, de films, ou de diapositives, magnétoscope avec téléviseur, rétroviseur), à la bibliothèque de vidéos ou de films, aux ordinateurs pour produire des graphiques, des diapositives ou des transparents (en noir ou en couleur), et à l'équipement pour copier des cassettes audio ou vidéo. Le service de fabrication de diapositives, et même, les caméras vidéo et la table de montage permet de réaliser des petits films pour les cours.

«Un étudiant nous a découvert, explique Johanne. Il a fait un film pour une présentation en classe. C'est quelque chose qu'il a bien aimé faire. Il a travaillé fort, mais c'est l'fun et c'est plus intéressant.»

Il reste maintenant à plusieurs autres étudiants de découvrir les services du centre étudiant de ressources. C'est la façon idéale de se motiver à compléter ses travaux tout en améliorant l'ensemble de sa présentation.

Au centre étudiant de ressources, il y a un technicien de 8 h 30 à 22 h pour guider les étudiants qui veulent des renseignements ou un coup de pouce. Johanne Rioux vous y invite chaleureusement : «il y a tellement de services. Venez nous voir pour connaître davantage ce que le centre étudiant de ressources peut vous offrir.»

La journée d'une sans-abri

Les fous crient au secours

Quelques sacs de plastique, des morceaux de carton, des assiettes en papier, le tout jeté pêle-mêle dans deux petits carosses de magasin au détail. Les déchets de l'un constituent souvent la fortune de l'autre. Un trésor que recevra en héritage la prochaine créature qui aura à errer *seule parmi la faune urbaine* de la rue Ste-Catherine.

Michel Bock

Les souvenirs de toute une vie se retrouvent enfouis dans le fond de ces carosses. Thérèse les couve avec une tendresse presque maternelle. Vêtue d'un vieux manteau déchiqueté, coiffée d'un simple haillon, elle se réfugie contre le flanc froid d'un édifice abandonné. À première vue, on dirait une partie du décor ambiant.

À deux heures du matin, elle hésite encore à dormir. La hantise de la métropole est sa compagne la plus fidèle. Elle veille. Elle guette. Insensible aux railleries des piétons, elle accepte et accueille la solitude des gens de la rue comme une vieille amie. Et elle s'en réjouit...

De temps à autre, quelque passant, saisi de pitié devant cette triste figure, lui offre quelques sous dans la plus grande clandestinité. Thérèse les accepte sans prononcer la moindre parole. Elle n'en demandait pas tant...

Trois heures du matin. La faim qu'elle éprouve depuis de longs moments obtient enfin gain de cause. Résolument, elle s'arme de ses précieux chariots et se remet en route. Le petit café crotté où on la connaît bien est tout près.

La dépouille, en se mouvant, devient encore plus déconcertante. Un chemin se trace devant elle, alors que tous les regards, embarassés, fixent leur attention sur le sol. Thérèse s'avance lentement parmi eux, telle une bête qui pénètre dans sa tanière, telle une souveraine qui exige le respect de ses sujets. Mais comme toute bonne souveraine, elle demeure aux aguets...

Elle entre dans le restaurant et prend place à la table la plus rapprochée de la fenêtre, de façon à ce qu'elle puisse surveiller de près ses carosses qui sont restés dehors. Sans qu'elle ait à émettre le moindre son, on lui sert presque immédiatement un bol de soupe et une tasse de café. Elle se livre à ce repas avec la dignité d'une dame de haute société. Mais la fatigue devient de plus en plus accablante. Ici, elle se permet de se fermer les yeux, mais seulement pour un instant...

Thérèse se réveille en sursaut au cri désemparant d'un jeune homme qui fait son apparition dans le café. «Sales ivrognes!», murmure-t-elle entre ses dents. Elle tire un carton et un gros stylo rouge de sa poche. Elle écrit: «Les fous crient au secours!»

Angèle, sa vieille amie, s'assied par terre, à côté d'elle. Elles se rencontrent souvent à cette heure-ci du matin. Elles s'échangent leurs secrets les plus intimes, en parlant de tout et de rien. Ensemble, Angèle et Thérèse défient tous les adeptes de la métropole. Mais Angèle n'est visible qu'aux yeux cernés de Thérèse...

Cinq heures trente. L'aube ne devrait plus tarder pendant bien longtemps. Thérèse y rêve déjà. Son banc l'attend avec impatience dans le petit parc derrière le Métro Beaubien. Étendue sur lui, les souvenirs de la nuit passée disparaissent, du moins pour quelques heures, dans une nuée. Là, le sommeil, consolateur, lui promet une courte évasion...

Cinq heures quarante-cinq. Le temps de fumer une dernière cigarette, celle que quelqu'un lui a laissée alors qu'elle somnolait, et elle se lève. Thérèse sort du petit café, sans laisser le moindre sou, reprend ses carosses, et se remet en route. Demain soir, ce sera tout à recommencer...



Abonnez-vous au meuh-lleur journal en ville! 675-4813

CONCOURS DE POÉSIE!!!

L'Orignal déchaîné est à la recherche de poètes et de poètesses.

À partir d'aujourd'hui jusqu'au 28 octobre, vous êtes tous invités à soumettre vos poèmes au bureau de l'Orignal (local SCE 304 dans le centre étudiant). Les poèmes seront publiés dans le 4e numéro de publication et ce seront vous, les lecteurs et lectrices qui choisiront, en votant, le grand poète orignal. Ce dernier se méritera de beaux livres, gracieuseté du comptoir des éditions Prise de Parole au bureau de l'AEF.

Bonne chance à tous!!!

Aux études

La vie aux études:
C'est la bataille entre la question et la compréhension.
C'est un long séjour sur le banc froid d'un local surchargé d'étudiants.
C'est l'aiguille des secondes qui semble accélérer.
C'est une cuisine envahie de Kraft Dinner.
C'est de travailler à 100% pour obtenir un 75% que tu devrais être fier de recevoir.
C'est un petit emploi de fin de semaine pour repayer le steak de la semaine d'avant.
C'est des frais de scolarité à payer à t'en faire des ulcères.
C'est un autobus en retard qui fait que tu es en retard pour une classe qui a soudainement été annulée.
C'est un cours complété... seulement qu'on t'apprend que les crédits obtenus ne sont pas très valables pour ton programme.
C'est un petit nombre d'heures de sommeil non parce que tu fais des devoirs mais parce que tu t'inquiètes de ne pas pouvoir les compléter à temps... Nota bene: aucun retard ne sera toléré!
C'est une bibliothèque de livres achetés dont tu ne t'es jamais servi.

Bienvenue et bonne chance aux premières années...

Guy Robichaud

Les mariages mixtes, suicide de notre culture

Quand l'amour n'a pas de langue, nous perdons la nôtre

La vie est chiante.

Raymond Quatorze et Mille Milles (personnages littéraires dont vous en avez probablement rien à foutre) croient aussi que la vie est chiante. Ils ont leurs raisons, j'ai les miennes.

Marco Dubé

Il n'y a pas si longtemps, je rencontrais une fille qui répondait en anglais à sa mère francophone, qui lui posait des questions en français. Sa mère aurait bien aimé pouvoir dire que sa fille était francophone, surtout qu'elle sortait d'une école secondaire française de Sudbury. Cette demoiselle était l'enfant unique issue d'un mariage mixte. Même si sa mère était francophone et l'avait toujours encouragée à parler français, la fille avait de la difficulté à s'exprimer dans notre langue. Oui, pour le Franco-Ontarien, la vie s'avère souvent chiante.

Où j'habite, il y a aussi une famille issue d'un mariage mixte. La mère, quoique francophone, enseigne d'abord et avant tout à ses enfants à parler en anglais. Que voulez-vous, ils devront bien savoir comment parler à leur père s'ils veulent le connaître. Pour ce qui en est des quelques phrases isolées lancées ici et là en un français «cassé», ce ne sont que les cris de désespoir d'une mère sans doute déjà rongée par sa conscience.

Je n'ai même pas eu à chercher quand un de mes professeurs de littérature m'a rappelé que la cause la plus importante de l'assimilation chez le Franco-Ontarien est le mariage mixte. Je connaissais déjà deux cas flagrants.

À voir les francophones disparaître ainsi, je vous jure qu'il y de quoi trouver la vie chiante. On apprend à peine qui on est et voilà que l'on s'aperçoit que la race disparaît à un rythme effrené. Cela doit faire partie des vicissitudes de la vie, j'imagine.

Je ne veux pas faire un travail sur l'assimilation ou encore m'apitoyer sur le sort d'être un Franco-Ontarien. Je veux seulement dire que c'est chiant de voir ce qui se passe et de se rendre compte, qu'en général, cela ne semble pas inquiéter beaucoup de gens.

Pas de mot de la fin

Quant à la fin, on doit tout de même se trouver une raison de vivre, sans quoi il serait complètement insensé de survivre. On se dit bien que ce n'est pas pour la vie qu'on doit vivre, mais pour éviter la mort, une évasion, une solution de lâche. Il en est de même, je crois, pour notre culture. Si on la laisse mourir, c'est qu'on est lâche, c'est qu'on a même pas le coeur de se battre pour soutenir notre âme. On n'est pas mieux que mort. En fait, certains le sont déjà.

Je ne suis qu'un jeune et j'en suis conscient, mais je me devais d'écrire quelque chose, juste pour voir si cela donnerait des idées à quelqu'un. Mais c'est vrai... les morts ne lisent pas, surtout pas du français!

J'écris, j'écris et je ne suis pas capable de trouver le mot de la fin. Je ne veux même pas l'écrire, le mot de la fin. C'est comme les enfants qui ne veulent pas s'endormir, de peur de ne jamais se réveiller.

Scènes d'un emploi d'été

Quand le respect excuse la honte

C'est la rentrée des classes et j'en suis fier, car j'ai travaillé tout l'été dans un édifice de ciment que l'on construisait sur le chemin Walford. C'était gris tout le temps, de même que très poussiéreux. Mais ce que je veux partager avec vous, c'est le constat de la très grande considération qu'ont les Franco-Ontariens à l'égard des anglophones, ou bien encore d'un manque de fierté qui m'est incompréhensible.

Jean-Pierre Pilon

C'est pour vous dire que je travaillais dans un environnement multilingue. On y entendait l'anglais, l'italien, le finlandais, et l'allemand; mais rarement le français. La raison pour ceci est très simple. C'est parce que les Franco-Ontariens qui s'y trouvaient évitaient à tout prix de se parler dans leur langue maternelle lorsqu'ils soupçonnaient qu'il y avait un étranger ou un anglophone dans leur coin. Je dis "soupçonnaient" et "étranger" parce que moi, j'étais inconnu de tous les travailleurs sauf les électriciens pour qui je travaillais. De plus, j'étais francophone, mais ils l'ignoraient.

Un jour, j'écoutais attentivement tous les échanges verbaux que je pouvais entendre. Imaginez-vous que, si j'étais parmi les Italiens, j'entendais de l'italien. Si j'étais parmi les Finlandais, j'entendais du finlandais. Mais lorsque j'étais parmi les Franco-Ontariens, j'entendais de l'anglais ; et lorsqu'ils pensaient être seuls, j'entendais le français.

Après avoir laissé quelques jours passer, je me suis donc décidé d'adresser la parole à ces hommes (en français), mais à ma grande surprise ils m'ont répondu en anglais avec un accent francophone fort reconnaissable. Je suis resté bête comme vous ne pouvez pas vous l'imaginer. Est-ce que ça se pouvait qu'un Franco-Ontarien ait si honte de sa langue ? Se pouvait-il qu'un francophone s'obstine à répondre en anglais à un autre qui lui adresse la parole en français ? Eh bien, sachez que ça se peut; et sachez que si on ne reconnaît pas toujours les droits franco-ontariens, c'est peut-être parce qu'on ne nous entend pas assez.

Si les Italiens, les Finlandais, les Allemands, les Anglais et tous les autres peuvent se parler entre eux en leur propre langue, même s'il y a des inconnus autour d'eux, pourquoi est-ce que les Franco-Ontariens ne le feraient-ils pas eux aussi ? C'est parce que nous avons beaucoup, beaucoup, beaucoup de respect pour les autres. Nous respectons tellement les autres que quand vient le temps de nous respecter nous-mêmes, nous n'en sommes plus capables, et nous disparaissons parce qu'on ne nous entend plus. Alors, je vous demande en criant très fort par ma plume : "Capiche?"

La Slague vous présente...

Angèle Arsenault: le 25 octobre

Marie Carmen : le 3 décembre

La Slague entretient présentement des pourparlers avec d'autres artistes, dont Ginette Reno, Natalie Simard, Julie Masse et Edith Butler.

Pour plus de détails, lisez le prochain numéro de *l'Orignal déchaîné.*

Voulez-vous jouer dans une troupe de théâtre universitaire ?

Hélène Gravel et Madeleine Azzola projettent de former une troupe de théâtre francophone à l'université. Si cela vous intéresse, surveillez les affiches à l'Entre-deux, qui signaleront le jour et l'heure d'une rencontre exploratoire. Ou encore, signalez votre intérêt auprès du département de théâtre de la Laurentienne.

Le chic intérieur des étudiants

Meubler l'indépendance

Tout étudiant désire posséder un appartement : c'est le premier signe de son indépendance. Sauf que ce signe doit être meublé. Doit être habité. Doit être habitable. En même temps, l'appartement doit dévoiler l'identité, l'unicité de l'étudiant face au monde extérieur, c'est-à-dire ses parents. Malheureusement, l'unicité étudiante amène l'uniformité étudiante. Avez-vous déjà remarqué leur décor intérieur?

Bruno Gaudette
Julie de la Riva

Premier tape-à-l'oeil: le poster de Marilyn Monroe. Qu'elle frétille ou qu'elle se maquille, elle honore toujours un mur. Et si Marilyn n'apparaît point sur les lieux, c'est que James Dean fait la moue dans un coin. Nous devons le comprendre. Nous faisons la moue, nous aussi, en voyant les meubles. Car les parents, respectant l'indépendance de leur enfant-adulte, se débarassent de toutes leurs vieilleries affreuses pour les lui donner. Question de redécorer leur maison.

À part du vieux sofa bariolé et des chaises rembourées en cuirette, on trouve le poêle crassé et le réfrigérateur toujours vide. Si quelques objets résident dans ce même réfrigérateur, ils possèdent plus de vie qu'une bande dessinée. Gare à vous de vous en approcher! Le seul élément qui puisse co-habiter avec ces résidus planctoanimaux reste la bouteille de bière. Une fois vidée, cette même bouteille se repose sur le frigidaire, le plancher, le comptoir ou tout autre endroit plus ou moins plat.

Comme autre endroit plat, nous pouvons mentionner le lit, qui est parfois situé dans une chambre à part. Ce fameux meuble devient pour l'étudiant le point final de plusieurs rencontres. Nous n'avons qu'à vérifier les draps. Tapissés sur le matelas, ils témoignent les allers et venues diurnes et nocturnes d'une multitude d'aventuriers. Le tout pour le tout?

N'oublions surtout pas la pièce de résistance : le système de son. Et qui parle haut nécessite de bons haut-parleurs. L'étudiant, ce grand connaisseur de la musique, possède tout: de Madonna à Metallica. Et si les mêmes microsillons, maintes et maintes fois joués, le fatiguent, il allume sa radio pour ré-écouter les mêmes chansons maintes et maintes fois répétées. Question de varier son style.

Alors, le pauvre étudiant voulant se démarquer dans la société se confine dans un moule. Mais c'est le sien. Car avec le poster de Marilyn, le frigidaire vide et le système de son prêt à l'anéantir, il suit inconsciemment un modèle tracé à l'avance.

Reste à voir si, plus âgé, il reprendra les mêmes plis que ses parents. Seul l'avenir nous l'annoncera, lorsque l'étudiant devenu père meublera l'appartement de la progéniture quand cette dernière partira pour l'université.

Les beaux jours d'été '93

Après l'été, la rentrée

L'été '92 a été marqué par les Jeux Olympiques de Barcelone en Espagne. Il faut dire que le soleil n'était pas souvent au rendez-vous par ici, ce qui nous a permis de rester devant le petit écran de façon régulière. Les Jeux Olympiques ont eu un succès relatif. On ne peut pas les comparer à ceux de Montréal ou de Séoul. Certes, ils ont eu leur cortège d'injustices, mais on les retiendra surtout pour autre chose.

Didier Kabagema

On a vu Mandela à l'ouverture des Jeux saluer l'équipe sud-africaine multicolore même si DeKlerk, président de ce pays ne consulte que la population blanche pour des changments politiques.

Du côté des Jeux à proprement parler, il y a eu le retour peu brillant de Ben Johnson. Sa course ressemblait plus à une thérapie personnelle qu'à une compétition olympique. Il est sorti par l'arrière-cour ; tant mieux pour ses adversaires, tant pis pour les Canadiens.

L'injustice commise. à l'endroit de la «sirène» québécoise Sylvie Fréchette, a fait les manchettes également. Quelle scandale dira-t-on! On a refusé de rendre à César(e) ce qui lui appartient.

Que penser alors des basketteurs américains, la poitrine bombée, le crâne rasé et scintillant comme les étoiles de leur drapeau? La «dream team» nous a montré que nous n'arriverons jamais à leurs chevilles. On veut bien leur reconnaître le monopole de la haute taille, mais de là à applaudir des prétentieux, il y a loin de la coupe aux lèvres.

Encore loin de la fête de l'être humain

Bush n'est pas le dieu grec Zeus et Barcelone ne sera jamais Olympie. Les Jeux Olympiques ont encore beaucoup de compétitions devant eux avant de devenir la fête de l'être humain se mesurant à lui-même. C'est pour le moment, l'occasion d'afficher un chauvinisme malsain et d'amasser de l'argent par contrat publicitaire.

Le spectre de la famine dévore la Somalie et la guerre avale la Yougoslavie. Au Canada, nous sommes entrés dans notre période de référendum (nos crises d'asthmes cycliques) et les étudiants reprennent les études avec l'heureuse perspective de s'endetter davantage. Mais malgré ces avalanches de nouvelles préoccupantes, l'Ontario français vous salue. Bonne rentrée à tous.

Madame Pitre

Madame Pitre dit rarement un mot;
Puisqu'elle a peur des quiproquos.
Elle préfère la prière, le jeu solitaire,
La télévision et le bingo.

Son mari passe tout ses week-ends
Avec sa bière à la taverne.
Son gars fume des joints avec les voisins.,
Et sa fille marie un enfant de chienne.

Donc, elle lit des romans Harlequin.
C'est la seule chose qui lui fait du bien.
Elle devient Véronique, une jeune Asiatique,
Séduite par un prince tahitien.

Madame Pitre est une bonne catholique
Car, elle confesse tout ce qui lui pique.
Elle raconte ses secrets et ses intérêts
Au curé de Saint-Dominique.

Tandis que son gars lâche l'école
Et vient d'être arrêté pour un vol.
Son mari prend maîtresse, une très-jeune waitress.
Et sa fille vient de subir le viol.

Donc elle lit des romans Harlequin.
C'est la seule chose qui lui fait du bien.
Elle devient Caroline, une grande ballerine,
Séduite par un noble Autrichien.

Un jour, Madame Pitre, exaucée,
Verra le Ciel pour y demeurer.
Elle qui a fermé les yeux jusqu'à ses adieux
À sa pauvre famille condamnée.

Son gars se plaindra de sa misère
En sachant la mort de sa douce mère
Et son mari, perdu, dit qu'il ne boira plus.
Et sa fille recréera son enfer.

En lisant des romans Harlequin.
C'est la seule chose qui lui fait du bien.
Elle deviendra Anne, une business woman
Riche, puisque l'autre n'a rien.

Bruno Gaudette

CINÉFEST 92

Mes choix parmi les choix de Cinéfest '92

La quatrième édition du Cinéfest, ça se passe cette fin de semaine et ça dure cinq jours. Allez en voir, du bon film parce qu'à part les films commerciaux américains, il n'y a pas grand chose qui se passe sur les écrans sudburois.

Alain Harvey

J'ai eu la chance de regarder l'horaire et il y a plusieurs films à ne pas manquer. J'ai fait mon choix de titres. Jeudi je vais voir Mitsou se déployer dans toute sa splendeur au grand écran dans *Coyote*. On pourra rencontrer Mitsou en personne lors de la soirée d'ouverture au lounge de City Lights. Vendredi, deux films sont à voir: d'abord *The Player*, un film irlandais et j'irai revoir *Délicatessen* pour la quatrième fois, car c'est un film absolument hilarant auquel je voue un culte. Samedi j'irai voir Roy Dupuis dans le film *Being at Home with Claude*. La critique nous promet un Dupuis rafraîchissant comme on ne l'avait jamais vu.

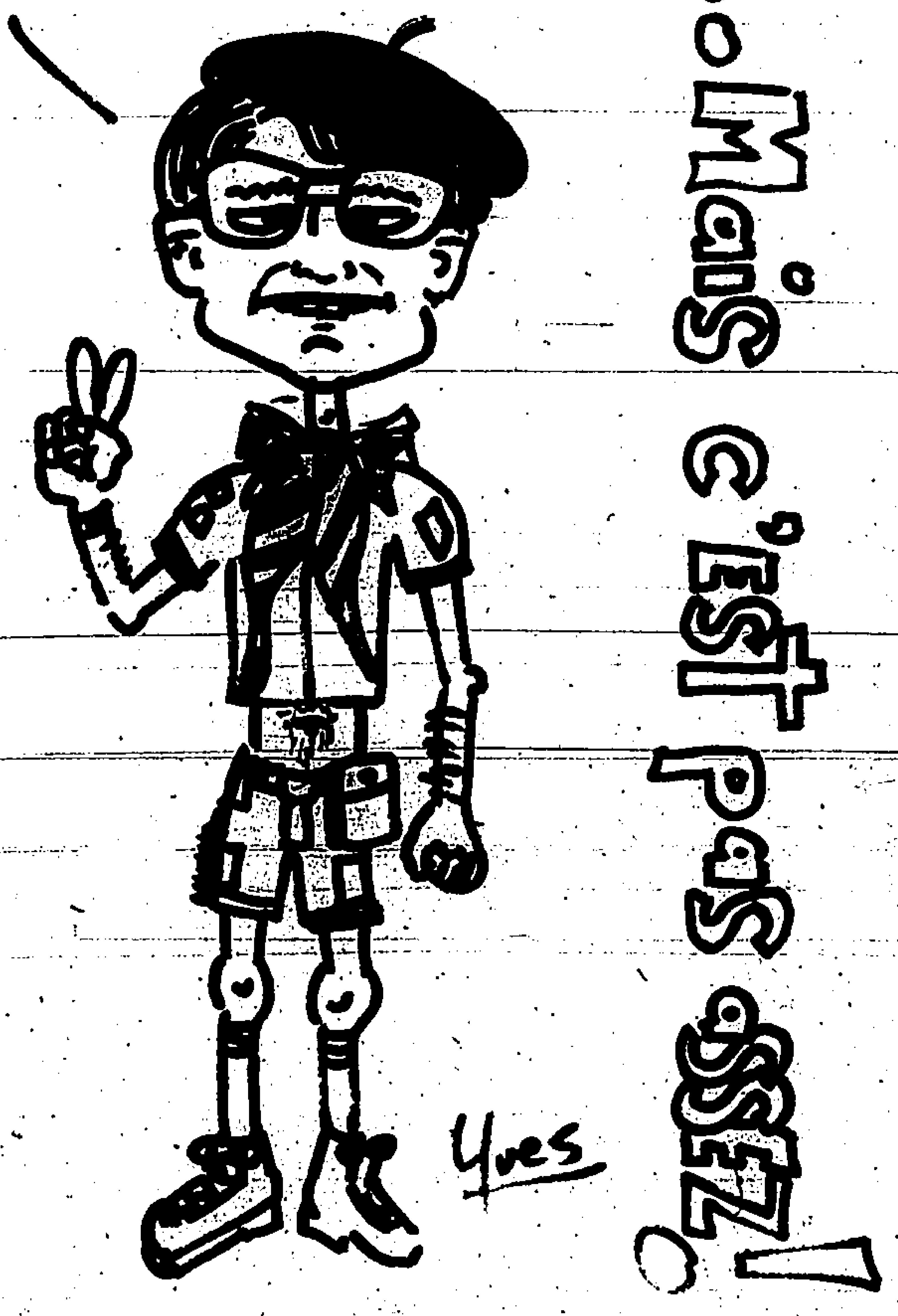
En tout, il y aura une quarantaine de films à Cinéfest. De quoi se gaver. Par contre, il faut fait des choix difficiles car l'horaire est serré et plusieurs films jouent en même temps. C'est tout à fait regrettable, quand même, d'être à ce point dépourvus et d'avoir à prendre ce qui passe en cinq jours et d'attendre à l'année prochaine pour l'indigestion cinématographique annuelle. À quand une vraie salle de cinéma alternatif à Sudbury?

HORAIRE DU CINÉFEST 1992

		CINÉMA 1	CINÉMA 2	CINÉMA 3	GRAND THÉÂTRE
JEUDI 24	17h00	Giant steps			
	19h00		Les amants du pont neuf		Twist
	20h00	Reservoir Dogs			
	20h30		Coyote		
	22h30	Careful			
	23h00		Equinox		
VENDREDI 25	16h00		Venice Venice		
	18h00	La demoiselle sauvage			
	19h00		Raise the Red Lantern		The Player
	21h30	Montreal Sextet			
	22h30		Delicatessen		
	minuit	Swordsman 2			
SAMEDI 26	9h00	La Postière			
	10h00		Le martien de Noël		
	midi	Hurt penguins		Stepping razor	
	13h00		Clean machine		
	15h00	Dark side of the heart	Elementary school		
	16h00		Enchanted April		
	18h00	Being at home with Claude		North of Pittsburgh	
	19h00		Como agua para chocolate		Howards End
	21h30	Blade runner		Utz	
	22h00		Wisecracks		
	minuit	à confirmer			
DIMANCHE 27	9h00	à confirmer		Buried on sunday	
	10h00		The Fool		
	midi	La vie fantôme		Close to Eden	
	13h00		Laws of gravity		
	15h00	Best intentions		Oxygen starvation	
	16h00		Blast 'em		
	18h00	Strictly Ballroom			
	19h00		Like a boat on the water		Of mice and men

On s'verra aux vues!

HUMOURIGNAL



Blagues franco-ontariennes:

Q: Quossé ça donne quand tu croise un Franco-Ontarien pis une pieuvre?

R: Y'ont pas trouvé de nom à la bibitte encore mais tu devrais voir ça corder du bois!

Un Franco-Ontarien et un Anglais discutent à l'hotel dans un petit village du Nord.

L'Anglais : So what is it you do for a living?

Le Franco-Ontarien : Oh me and my broder we are a bush pilot

L'Anglais: You don't need two to be a bush pilot.

Le Franco-Ontarien: Oh ya ya, my broder he cut the bush and I pile it!

La boîte a mal

J'AI HÂTE QUE L'EFFET DE SERRE FASSE SA JOB!

UN SUDBUROIS ECOEURÉ DE LA TEMPÉRATURE

SI TOUS LES FRANCO-ONTARIENS DEVENAIENT SOURDS ET MUETS, ON NE LES ENTENDRAIT PLUS SE PLAINDRE.

LA SOCIÉTÉ PARLANTE DES ENTENDANTS ANGLOPHONES.

POURQUOI NE PAS METTRE LES CINQUANTES ÉTOILES DU DRAPEAU AMÉRICAIN SUR LE DRAPEAU FRANCO-ONTARIEN? ON EN VENDRAIT BEAUCOUP PLUS!

L'AEF

J'AURAIS BIEN AIMÉ PARTICIPER À LA SEMAINE D'ORIENTATION DE L'AEF, MAIS JE NE PARLE PAS ANGLAIS!

UN MEMBRE DE L'AEF (EN CRISSE)

SI JE VOTE OUI AU RÉFÉRENDUM , ÇEST OUI AU QUÉBEC, AUX AUTOCHTONES, ET AU SÉNAT, NON AUX FEMMES ET PEUT-ÊTRE À LA DUALITÉ LINGUISTIQUE

UN FRANCO-ONTARIEN PAS SÛR DE SON COUP

Nous invitons nos lecteurs à nous faire parvenir leurs lettres à faire mal à la boîte au local SCE 304

QU'OSSÉ TU PENSES ?

Propos recueillis par
Marie-Josée Sylvestre

Quels genres d'activités ameriez-vous voir au pub francophone cette année?



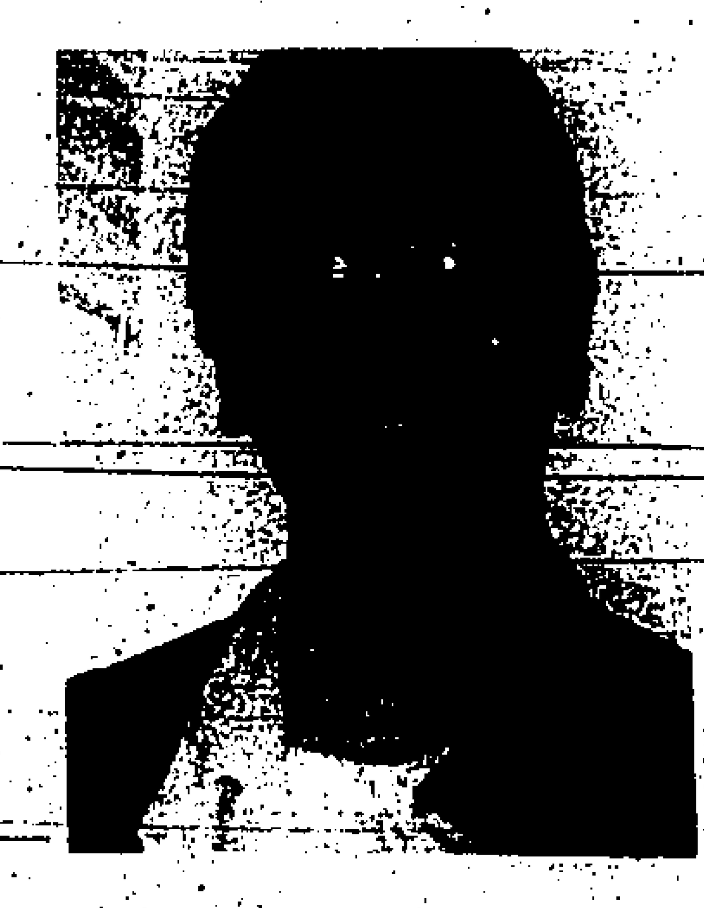
Guy Lavigne
1ère année Arts

Du "kereoke" où les gens pourraient chanter uniquement sur de la musique française.



Marie-Luce Larocque
2e année Éducation

J'aimerais voir moins de disc-jockey et plus de groupes francophones "live".



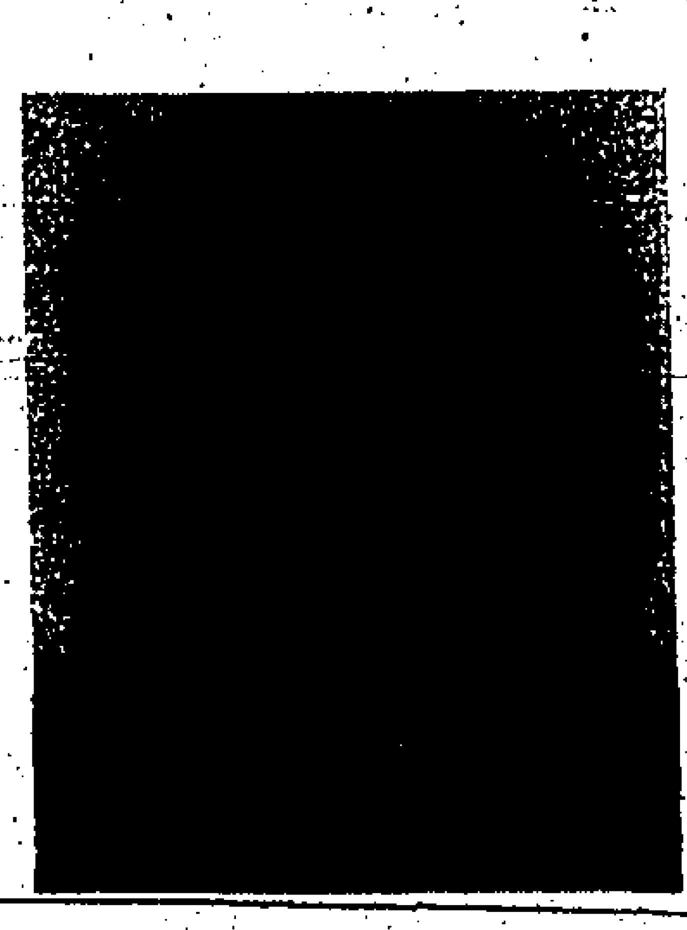
Kevin Perrault
4e année Droit et Histoire

Premièrement, de la musique sur laquelle tu peux danser. Deuxièmement, une compétiton de danse, (genre concours amateur de danse).



Annie Cloutier (en collaboration avec son "chum" Shawn Rose)
2e année Psychologie

Des prix réduits sur l'alcool, des tables de "pool" et de la liqueur gratuite pour les conducteurs désignés.



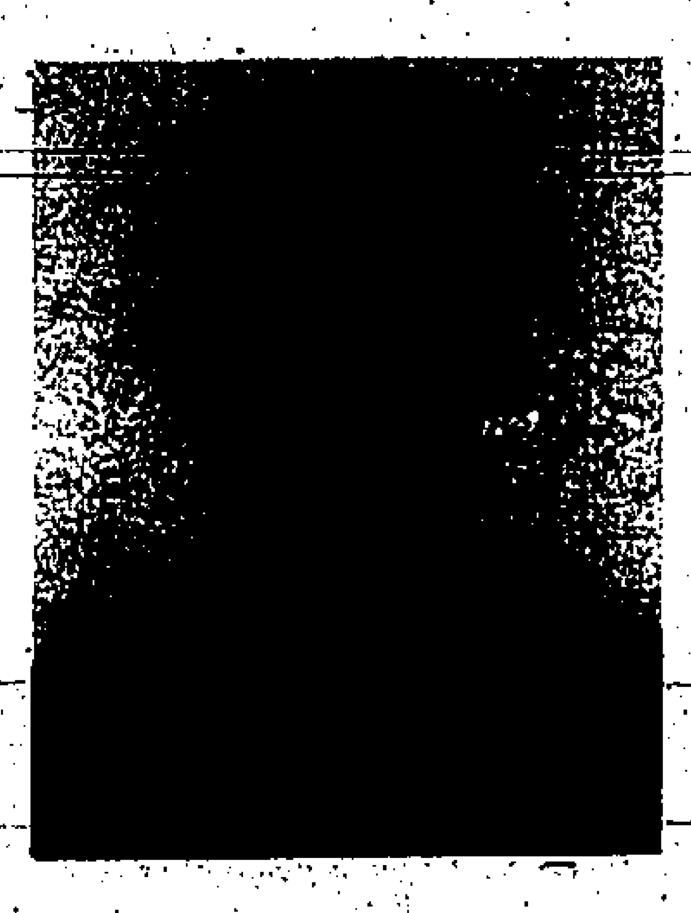
Chantal Morel
1ère année Science

Un groupe francophone tel que Brasse Camarade.



Stéphane Vallée
École des Sciences de l'Éducation

Ce serait l'fun de voir des pub-casino ou encore des concours de buveurs de «draft».



Chantal Vaillancourt
2e année sociologie

Le tirage du dernier pub c'était une bonne idée. Aussi j'aimerais qu'il y ait de la meilleure musique, de la musique qui fait bouger.



Jacinthe Bédard
2e année Psychologie

Des soirées à thèmes (par exemple; Western). des "air bands" du "lip singing" pis des peanut en écailles.